

haut-commissaire, et l'on a de bonnes raisons de croire au rétablissement de la paix. »

Malheureusement, quatre jours après, il arrivait un autre télégramme portant :

*Ville-du-Cap, 16 avril.* — « On s'est battu à Lérivé. Les Bassoutos ont été défaits et ont fait de grandes pertes. Celles des troupes coloniales ont été légères. »

Nous voici aux derniers jours de ce mois et, par conséquent, obligés de mettre sous presse sans pouvoir apprendre à nos lecteurs ce qu'il faut penser de ces deux télégrammes, en apparence contradictoires. Le commandant des troupes coloniales à Lérivé, dans le nord du Lessouto, aurait-il encore ignoré, à la date du combat en question, que la médiation de sir H. Robinson avait été acceptée, ou bien y aurait-il eu perfidie ? Nous préférons nous ranger à la première explication et conserver l'espoir que des négociations sérieuses se continuent.

---

LETTRE DE M. MARZOLFF

Kokstad, 4 mars 1881.

A Messieurs les membres du Comité.

Je vous remercie infiniment pour les lignes bienveillantes que vous m'avez adressées ; votre sympathie nous a fait le plus grand bien. Quoique nous fussions déjà revenus des vives émotions produites par notre départ forcé de Matatiélé, votre lettre a mis nos cœurs complètement en repos.

Vous espériez qu'elle nous trouverait à Paballong ou tout au moins sur le point de nous y rendre. Tel était et est encore notre désir, mais dans les circonstances où nous sommes, nous dépendons plus des autres que de nous-mêmes. Eu

venant à Kokstad en novembre, nous fûmes obligés, à cause de la crue des eaux, de laisser notre wagon sur la rive de l'Umzimvoubou, aux soins de l'agent du gouvernement gardien du passage, qui promit de me l'envoyer avec l'attelage dès qu'il serait possible de le faire traverser. En arrivant à Kokstad, j'informai le magistrat de cet arrangement. A la fin de décembre, il m'apprit que le commandant Strachan s'était servi de mon wagon pour le transport de munitions et qu'il avait été fort endommagé. J'obtins la promesse qu'il serait réparé et qu'on me l'amènerait à Kokstad. Je l'attends tous les jours, et chaque jour c'est une nouvelle déception. Le magistrat M. Brownlee donne des ordres qui ne sont pas obéis, et en attendant nous sommes condamnés à végéter ici dans l'inaction. Ce n'est pas que M. Brownlee ne désire que j'aille à Paballong. La plupart des hommes de Lébénia, le chef de cet endroit, ayant demandé à retourner dans leurs foyers, il voudrait qu'en l'absence de M. Christmann, j'allasse occuper sa station pour y exercer une bonne influence sur les habitants.

Je remercie beaucoup le Comité d'avoir mis des fonds à ma disposition pour nos frais extraordinaires et pour subvenir aux besoins des gens qui sont avec nous. Je ne sais trop jusqu'à quel moment je devrai les entretenir. Ils sont en tout au nombre de quinze ; si je devais les nourrir jusqu'au moment d'une nouvelle récolte, la dépense serait très grande. Le mieux sera que, dès mon retour dans la station, je remette Tobia en jouissance de son traitement d'évangéliste pour lui et les siens, et je renvoie les femmes dans leurs familles avec un léger subside. J'aurai à soulager d'autres misères. Les troupes coloniales ont enlevé aux Bassoutos de nos quartiers presque tous leurs bestiaux ; ce qu'il leur en reste, ils le mangent en ce moment dans les montagnes. Ils n'avaient pu sauver presque aucune provision et la faim les talonne.

Notre cœur se serre en pensant aux jours où notre œuvre

semblait si pleine d'avenir. Pauvres Bassoutos, je ne croyais pas qu'ils occupassent une telle place dans nos cœurs. Mais cette triste guerre nous a révélé tout l'amour que nous leur portons. Je me rappelle ce qu'étaient nos dimanches, nos cultes, nos leçons de chant. Nous répétons avec douleur ces paroles de l'écrivain sacré : « Je me souviens des jours d'autrefois ; oh ! que ne puis-je être comme aux mois du passé, comme aux jours où l'Éternel me gardait ? » Mais il fait bon se dire que notre Dieu peut faire fleurir le désert et égayer la solitude. Nous vivons dans l'espérance qu'il daignera se souvenir de nos pauvres gens et nous accorder plus de bénédictions que nous n'en avons déjà reçu. L'épreuve a passé sur nous comme un torrent, mais elle aura peut-être enlevé bien des scories et des souillures ; nous en sortirons plus purs et plus chrétiens. La verge du Seigneur ne nous aura pas frappés en vain, elle produira en nous un fruit paisible de justice, et, s'il en est ainsi, nous aurons tout lieu d'adorer et de bénir sa main paternelle.

Agréez, Messieurs, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

H. MARZOLFF.

---

Nous apprenons, en ce moment même, que M. Christmann est reparti, lui aussi, pour Paballong. Il en était absent lors de l'attaque des troupes coloniales, ayant été obligé d'aller chercher à Queenstown des soins médicaux pour sa femme dont la vie a été en fort grand danger. Il l'y a laissée pour quelque temps encore. Nos deux frères réunis vont maintenant tâcher de rallier les troupeaux dispersés de Paballong et de Matatiélé, et d'obtenir qu'on nous rende la maison et la chapelle de ce dernier endroit qui sont encore occupées par des soldats.

